

## Du même auteur

*Histoire de l'illusion*  
*De la Connerie*  
*Du malheur de trop penser à soi*  
*Tout m'énerve*  
*Le génie à l'usage de ceux qui n'en ont pas*  
*Pour les yeux de Julie*  
*Petit traité à l'usage de ceux qui veulent*  
*toujours avoir raison*  
*Le vagabond approximatif*  
*Crème de crimes*  
*Tous fous*  
*Le Bar de l'insomnie*  
*Du bon usage de l'ivresse*  
*Tout le monde devrait écrire*  
*Mais dans quel monde vivez-vous !*  
*Le Philosophe facétieux*  
*Variations sur le réel*  
*Journal ironique d'une rivalité amoureuse*  
*L'humoriste*  
*L'hurluberlu ou la philosophie sur un toit*  
*Penser comme on veut*  
*Merci aux ambitieux de s'occuper du monde à ma place*

Georges Picard

Le sage des bois



*Le programme des parutions et le catalogue  
général sont en ligne sur [www.jose-corti.fr](http://www.jose-corti.fr)*

© Éditions Corti, 2016  
n° d'édition : 2220  
isbn : 978-2-7143-1152-8

*« Qu'il faut être stupide pour penser trouver son Eldorado n'importe où, hormis là où l'on vit. »*

Henry David Thoreau  
(lettre à Harrison Gray Otis Blake, 1<sup>er</sup> janvier 1859)

*Les citations de Thoreau sont empruntées à la traduction de Louis Fabulet.*



## Première partie

### **Le projet**

Les Français connaissent le nom de Henry David Thoreau ; il est même possible que certains aient lu *Walden ou La vie dans les bois*, son chef-d'œuvre publié en 1854. Ce texte a été maintes fois réédité en poche. Alors, pourquoi tant de compatriotes prennent-ils un air curieusement évasif quand je leur parle de ce livre ? Même Rupert, mon ami écolo, semble pris à contre-pied : « Thoreau, oui, je vois. J'ai dû le lire pendant mes études. Tu me rappelles qui c'était ? » Je le lui rappelle. « Ah, il était Américain ! Ça me revient, il avait une tête de quaker. » Thoreau, une tête de quaker ! Après tout, pourquoi pas, sa barbe en écharpe, son nez conquérant, ses lèvres serrées, son regard d'oiseau blessé... Sans compter le ton un peu compassé de ses prêches littéraires. Que son âme me pardonne cette petite impertinence au nom de la liberté de pen-

ser qu'il prônait incessamment. Que dirait-il aujourd'hui de l'esprit dominant ? Les bois de Walden, à supposer qu'ils ne soient pas transformés en champs d'exploitation de gaz de schiste, ne seraient plus assez profonds pour abriter ses imprécations de solitaire.

Jadis, j'ai rêvé de suivre son exemple en partant robinsonner dans quelque lieu où j'aurais pu m'ouvrir à moi-même librement. Rêve d'une grande naïveté. Mettre ses pas dans ceux d'un autre, quelle sottise, que l'autre se nomme Robinson Crusoé, Rousseau, Kerouac ou Thoreau ! L'imitation est toujours une comédie, même si c'est aussi une pédagogie ; il faut bien commencer par refaire ce qui a été accompli depuis que l'homme est homme pour poursuivre la grande aventure. Les premiers pas sont éternels. Ce sont d'ailleurs les plus exaltants, ceux qui ouvrent le chemin. On se croit seul pour les faire, alors que, d'une certaine façon, toute l'antériorité humaine en garantit la réalisation. Pour ma part, je suis de ces gens qui voudraient toujours tout recommencer, repartir de zéro, effacer l'ardoise. C'est négliger l'expérience, quoiqu'en matière humaine, l'expérience conduise souvent à piétiner en s'imaginant avancer. Voilà peut-être la réponse à la question que je me posais concernant le séjour de Thoreau dans les bois de Walden : pourquoi y demeurer deux ans et deux mois seulement ? Pourquoi n'a-t-il pas continué à mener jusqu'à sa mort l'existence autarcique et lyrique, en bonne harmonie avec la nature, dont il vantait les vertus libératrices ? S'il n'en avait pas épuisé le charme, il devait en avoir épuisé le sens. La vérité de ses années solitaires, il la portait désormais en lui.

Donc, j'ai eu cette idée intrépide de nicher mes pensées quelque part où personne ne viendrait les troubler. C'était un

beau projet, bien que d'une grande difficulté de réalisation. *Quelque part* ne signifie rien tant que le lieu n'a pas été choisi, le programme de vie à peu près organisé, le désir de solitude suffisamment aiguisé pour oser fermer toutes les portes derrière soi. Ce qui me poussait vers cette lubie érémitique ne me semble plus aussi clair aujourd'hui. Il y avait le livre de Thoreau ; il y avait l'illusion de découvrir en moi-même, par moi-même, quelques secrets de l'existence, car je ne doutais pas qu'il y en eut. En somme, je poussais la naïveté à la limite de ce qu'elle peut endurer. Ce qui m'excusait, c'était le goût du jeu. C'était une saveur d'ironie. C'était un fond de misanthropie pêché je ne sais où. J'en voulais à mon époque pour sa vulgarité, mais je m'en voulais surtout à moi-même de ne pas savoir faire la part des choses. J'étais trop jeune pour croire à la sagesse des compromis.

D'abord, je pensai suivre l'exemple de Thoreau : une forêt bien profonde, une cabane construite de mes mains, un petit potager pour ma nourriture, une canne à pêche, etc. Je commençai par acheter ce matériel dans une grande surface.

- Vous voulez du combien ? me demanda le vendeur.
- Euh...
- Vous n'avez jamais pêché ?
- C'est-à-dire...
- Prenez l'assortiment.

Je sortis avec toutes sortes d'hameçons, de mouches, de fils, une épuisette et une canne à pêche. Encombré par mon matériel, je traverse le pont d'Arcole en essayant de n'éborgner personne. Les gens se retournent sur moi en rigolant. Excellent début, me dis-je, ces imbéciles donnent des visages à



l'antiphilosophie (je devais me prendre pour Diogène). J'avais prévu de stocker ma canne et mon épousette chez Amandine, une copine qui habitait encore chez ses parents à vingt-deux ans. Elle y avait sa chambre dans laquelle personne n'avait le droit de pénétrer sans autorisation. Vingt-cinq mètres carrés, un lit pompadour, un petit bureau Louis XV, une chaise en bois de rose, deux fauteuils imitation Régence d'un vert pâlot, une coiffeuse, une penderie à porte coulissante, et un nombre indéterminé de petites saloperies en porcelaine aspirant à composer une collection. L'hospitalité d'Amandine était généreuse, mais son sourire s'évanouit immédiatement quand elle m'ouvrit sa porte.

- Tu te crois sur la jetée du Guilvinec ?

- C'est provisoire, Amandine. Je dois d'abord choisir un endroit où m'installer.

- Tes trucs, ça ne pue pas le poisson ?

- Tout est neuf, ne t'inquiète pas. Demain, j'apporte les outils de jardinage et...

- T'es dingue ! T'as pensé à mes porcelaines ?

- Pas tellement.

- Si tu m'en casses une seule, je te fous dehors.

Je ne fus pas foutu dehors, je restai même à dormir dans le lit d'Amandine, avec Amandine et ma canne à pêche neuve que je n'avais pas réussi à démonter.

Au petit matin, la mère d'Amandine cria à travers la porte :

- Chérie, tu dors encore ?

- Maman, je ne suis pas seule.

- C'est qui ?

- Un copain.

- Je le connais ?

- Celui-là, non.

- Habillez-vous et venez déjeuner.

La réalité est mesquine. À table, j'avais devant moi Amandine en pyjama bleu à fleurs blanches; sa mère, la cinquantaine, un corps un peu abandonné, le visage non maquillé, les cheveux serrés dans un foulard rouge; le père, homme aux longues joues blafardes et aux paupières lourdes d'inintelligence. Il me posa quelques questions insignifiantes qui provoquèrent les gloussements de son épouse. Amandine se contentait de croquer bruyamment ses biscottes en tournant sa cuillère dans son thé au miel. Plein du feu de mon projet, je commençai à parler de Thoreau, en vain car personne ne m'écoutait. Amandine bâilla, posa sa serviette sur la table et déclara qu'elle allait prendre une douche. Son père se contenta de dire «j'y vais» avec un air accablé. Sa mère me lança un regard soupçonneux :

- Vous comptez rester combien de temps ?

- Je le vire ce soir, affirma Amandine.

J'étais surtout inquiet pour mon matériel de pêche et les outils que je devais encore acheter, bêche, râteau, pelle, sarcloir, arrosoir... Je n'avais pas beaucoup d'argent, je n'avais pas de voiture. La liste des choses qui me manquaient risquait de s'allonger; en somme, je ne possédais rien d'autre qu'une idée, certes puissante, mais qui exigeait du temps et de la rigueur. Assis sur le lit d'Amandine, je commençais à comprendre que l'Idéal est un mirage quand il est dissocié des moyens concrets de sa réalisation. Par la porte ouverte de la chambre, j'entendais le jet joyeux de la douche et la petite voix d'Amandine qui me demandait si tout allait bien. J'aurais aimé en être sûr. Comment s'y était pris Thoreau ? Avait-il pu

compter sur l'hospitalité d'une copine ? Il n'en avait certes pas eu besoin car cet homme était un pragmatique, je veux dire un Américain jusqu'au bout des ongles. Le sang des pionniers chantait dans ses veines quand, moi, Français issu de générations jactantes jamais à court de fantasmes idéalistes, je me prenais les pieds dans les premiers obstacles du réel. Je voyais bien que ce qui me manquait, c'était un plan.

- Tu me vires vraiment ce soir, Amandine ?
- Débarrasse ton bordel de ma chambre. *Slop !*
- Amandine, je dois d'abord mettre un point au plan.
- Quoi ?
- Un plan au point.
- *Slop !*
- Qu'est-ce que tu fais ?
- La savonnette m'a échappé. Viens m'aider.

Cette douche à deux me fut bénéfique, j'en sortis détendu. Je me souvins que Lévi-Strauss, avant son départ pour le Brésil, avait minutieusement fait la liste de ce qu'il fallait y emporter (voir *Tristes Tropiques*). De quoi aurais-je besoin dans une forêt ? D'une boussole, oui ; de marteaux, de clous, de scies, d'un bon rabot pour construire *ma* cabane (ce possessif me mettait déjà dans tous mes états) ; d'un réchaud à gaz, d'une lampe, d'une vache à eau, d'un couteau suisse, de colle, d'une couverture de survie, d'un nécessaire de toilette, d'un miroir, de vêtements chauds... Je devais oublier une dizaine de choses. Un fusil ? Je ne sais pas tirer, je me fabriquerais un arc et une fronde pour la chasse. Je n'avais qu'une idée vague de l'équipement de base qui me serait nécessaire ; le plus prudent était sans doute de commencer par consulter le catalogue du Vieux Campeur. Quant à savoir comment je transporterais

mes bagages, c'était un problème d'intendance. Je n'ai jamais aimé les problèmes d'intendance.

À peine rhabillé, je décidai de me concentrer sur le choix d'un point de chute en remettant à plus tard les achats indispensables à mon expédition. Expédition ? Ce n'était ni le mot, ni l'idée, sauf si je pensais défricher de nouvelles contrées en moi-même. La philosophie appliquée m'apparaissait soudain plus complexe que sa grande sœur universitaire. Ai-je dit que j'avais derrière moi deux années de bûchage à la Sorbonne ? J'avais somnolé dans des amphithéâtres étouffants ou glacials au son mélodieux (plutôt que mélodieux) de voix autorisées à emmerder des générations successives d'étudiants en métaphysique, épistémologie, morale et psychologie. Tandis que je regardais voler les mouches, mes voisins lisaient *Playboy* ou *L'Humanité*. Plus tard, certains ont su tirer leur épingle du jeu, devenant à leur tour emmerdeurs ès philosophie. Moi, non, je ne suis rien devenu de notable ; je ne suis qu'un chercheur d'absolu comptant sur ses propres forces pour tirer de lui-même une raison de vivre. Je dis de lui-même, mais quitte à me répéter, ce lui-même là ressemblait alors à une projection de ma lecture préférée. Péchés de jeunesse. Pourtant, si quelqu'un avait osé me le faire remarquer, j'aurais repoussé avec indignation cette accusation de plagiat existentiel. L'important, ce ne sont pas les ressemblances mais les différences : j'imitais Henry David Thoreau pour mieux le renier ensuite au profit de ma propre personnalité. Ainsi pourrait-on retracer l'histoire de l'humanité au fil des trahisons d'anciens disciples.